

Mais oui, c'est toi, mon Paul, tu es près de moi, tes mains sont dans les miennes, je vois dans tes yeux des larmes de joie, tu me souris et j'ai senti ton cœur battre contre ma poitrine et tes baisers m'ont rajeuni.

—Tu es beau, mon Paul, oh ! oui, tu es beau ; c'est ainsi que je te voyais quand tu n'étais encore qu'un enfant ; l'intelligence brille dans ton regard ; on devine sous ton front la pensée ardente des hautes conceptions ; sur ton visage se reflètent la bonté de ton cœur, la beauté de ton âme.

Ah ! je suis heureuse, bien heureuse d'avoir un fils tel que toi ! Tu réalises et au delà tout ce que dans mon enthousiasme de mère je rêvais autrefois pour toi.

Artiste, tu as du talent, tu auras du génie, des succès, toutes les gloires.

Elle avait parlé avec une telle volubilité que le jeune homme n'avait pu placer encore une parole.

Enfin, elle s'arrêta pour respirer.

—Ma mère, dit Paul avec un doux sourire, vous n'êtes pas moins enthousiaste aujourd'hui que vous ne l'étiez autrefois ; ce que vous venez de dire me prouve que vous aimez votre fils ; mais si j'y étais accessible, vos éloges pourraient faire naître en moi des pensées de vanité et d'orgueil.

—Paul, est-ce un reproche ?

—Non. On ne reproche pas à une mère l'exaltation de sa tendresse.

—Oh ! oui, je t'aime Paul. Et toi, mon fils, aimes-tu ta mère ?

—Si je n'avais pas pour elle la plus tendre affection, je ne serais pas ici auprès de vous.

—C'est vrai.

—Si je ne vous aimais pas, ma mère, vous croyant morte ou disparue pour toujours, je ne vous aurais pas cherchée et je n'aurais pas découvert que vous vous cachiez ici sous le nom de madame Prudence.

Léonie eut comme un mouvement d'effroi et baissa la tête.

Depuis ma sottise aventure de Bougival, continua le jeune homme, je n'ai pas cessé de penser à ma mère. Je n'avais pu reconnaître dans cette chambre d'hôtel où l'on m'avait couché mourant, cette inconnue qui s'était faite ma garde-malade et sous les baisers de laquelle je m'étais ranimé ; mais le lendemain j'appris ce qu'avait fait cette femme, l'intérêt qu'elle m'avait témoigné ; on me dit aussi que, une fois rassurée sur mon sort, elle avait disparu. Excepté mon père et moi, et probablement aussi M. le Dr. Delteil, tout le monde pensa qu'elle était partie pour se soustraire à des remerciements, à des témoignages de reconnaissance.

Mon père ne dit rien, mais il devina qui était la mystérieuse inconnue.

Savait-il alors que vous demeuriez à Paris ? Je l'ignore. Sait-il aujourd'hui que Léonie Lescure, sa femme, est, sous le nom de Mme Prudence, marchande d'objets d'art et de curiosité rue Lafayette ? Je ne le crois pas.

Paul resta un instant silencieux, puis reprit avec un doux accent de tristesse :

—Mon père n'a pas fait comme moi, il ne vous a pas cherchée.

—Il ne pardonne pas, lui ! pensa Léonie.

Changeant de ton, Paul continua :

—Moi, après les événements de cette soirée et de cette nuit inoubliables, je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps pour acquérir la certitude que la femme inconnue qui avait promis de donner cinq cents francs aux pêcheurs qui nous ont retirés de l'eau, Lucien et moi, qui s'était installée à mon chevet pour me soigner et avait mis des baisers sur mon front était ma mère.

Et j'ai compris que si vous vous étiez enfuie précipitamment, ce n'était pas pour vous dérober à ma reconnaissance, mais pour ne pas être reconnue, pour ne pas vous trouver en présence de mon père, qui venait d'arriver à Bougival.

—Je n'ai pas à le nier, Paul, c'est la vérité.

—Et moi, ma mère, je n'ai pas recherché la cause de cette espèce d'effroi, de terreur que vous inspire mon père.

—Paul, est-ce que tu ne sais pas . . .

—Je ne sais rien, ma mère, et ne désire rien savoir. Tout me dit qu'un abîme s'est creusé entre vous et mon père ; mais je suis là pour le combler.

Elle secoua la tête, et de nouveau, plus pâle encore que tout à l'heure, elle courba le front.

Le jeune homme continua :

—Mon père ne m'a pas appris pourquoi vous vous êtes éloignée de lui et de moi, qui ai été ainsi privé pendant tant d'années de votre tendresse. Mon père m'a toujours tendrement aimé ; mais à côté de son affection pleine de sollicitude et de dévouement, une autre affection me manquait, celle de ma mère.

—Cher et généreux enfant ! murmura Léonie.

—Un jour, sans m'avoir prévenu, mon père me conduisit à Chartres et me laissa au lycée de cette ville.

—Ah ! c'est au lycée de Chartres qu'il t'avais mis.

—Oui, m'a mère et j'y commençai mes études que j'achevai au lycée Louis-le-Grand, où j'entraî en même temps que mon ami Lucien. Tous les mois mon père venait me voir à Chartres, et vous comprenez si j'étais étonné que vous ne vinssiez pas avec lui. Un jour je lui demandai :

—Pourquoi donc maman ne vient-elle jamais me voir ?

Je ne me rappelle pas quel effet produisirent mes paroles, mais je me souviens très bien qu'il me répondit sourdement et d'un ton bref :

—Ne pense plus à ta mère, elle est morte !

Je pleurai, je pleurai beaucoup. Plusieurs fois encore je parlai de vous à mon père ; il me laissait dire et restait silencieux, très sombre. Un jour, cependant, il me répondit :

—Paul, tu me fais un mal affreux avec tes questions ; je t'en prie, ne me parle plus jamais de ta mère.

Je n'osai plus lui parler de vous, et bien souvent, les yeux pleins de larmes, je retenais les questions qui venaient sur mes lèvres.

Les paroles de son fils pénétraient cruellement jusqu'au fond du cœur de la mère. N'étaient-elles pas en quelque sorte sa condamnation ?

—Comme je vous l'ai dit, ma mère, reprit Paul, je vous croyais morte, car je ne pouvais admettre que mon père, si loyal, si scrupuleux en tout, m'eût trompé. Ce fut quelques années plus tard que le doute me vint ; je me livrai alors à des réflexions dont je me gardai bien d'entretenir mon père et qui, en m'éclairant, me confirmèrent dans la pensée que la vérité m'avait été cachée.

Pourquoi mon père m'avait-il trompé ? Je n'avais pas à le lui demander. Bien des idées me passèrent dans la tête ; mais qu'avais-je à chercher ? Mon père et vous aviez dû vous séparer ; c'était le fait ; je ne tenais pas à en connaître la raison. J'étais sûr que vous existiez, cela me suffisait. Et souvent, bien souvent, je pensais à vous en me disant, répondant à un espoir de mon cœur :

—Elle n'est pas à tout jamais perdue pour moi, je la reverrai !

Ah ! si vous saviez comme j'avais soif de votre tendresse, de vos baisers !

La mère ne se contenant plus, jeta ses bras au cou de son fils et l'embrassa avec une sorte de frénésie.

—Je renfermai en moi toutes mes pensées, poursuivit Paul ; il m'était d'autant plus facile de garder le silence que jamais devant moi, ni mon père, ni la famille Villarceau, ni personne ne parlait de vous, ne prononçait votre nom. Et des années se sont passées ainsi. Je suis sorti du lycée, j'ai appris le dessin, j'ai étudié la peinture, je suis allé à Rome, j'ai parcouru l'Italie, et toujours, partout, la pensée de ma mère m'a accompagné.

A présent vous comprenez que je ne pouvais pas hésiter à vous connaître dans la mystérieuse inconnue de Bougival.

—Oh ? mon Paul, mon cher fils ! Et pourtant, quand tu m'as surprise, collant mes lèvres frémissantes sur ton front, tu m'as repoussée.

—Je crois me souvenir de cela ma mère ; mais alors j'ignorais qui vous étiez ; dans la demi-obscurité de la chambre, je ne pouvais reconnaître vos traits, et je ne saurais dire aujourd'hui à quel sentiment j'ai obéi.

—Ah ! ton mouvement où j'ai cru voir de la répulsion et surtout le regard terrible que tu jetas sur moi m'ont causé une horrible douleur. Je restai un instant comme anéantie, puis je suis sortie de la chambre chancelante la poitrine pleine de sanglots.

Paul, je m'étais imaginé que tu avais reconnu ta malheureuse mère et que tu venais de la repousser avec colère, avec mépris.

—Mais c'est affreux d'avoir eu cette pensée ! s'écria le jeune homme.

—Je me suis trompée, et ce qui le prouve mieux que tout, c'est que tu es ici, près de moi. Mais ne parlons plus de cela. Et cependant . . . Écoute, Paul : Je n'ignore pas que tu demeures avec ton père, rue Saint-Maur, où je ne peux pas aller ; mais je sais aussi que tu as ton atelier de peintre boulevard de Clichy ; je pouvais me présenter à ton atelier.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

—Ah ! pourquoi . . . je n'ai pas osé, et Dieu sait si j'ai dû faire violence à mon cœur ; je n'ai pas osé, Paul j'ai eu peur de paraître devant toi.

—Oh ! ma mère !

—Eh bien, oui, je craignais d'être mal accueillie. C'est que, vois-tu, si j'étais allée à ton atelier et que tu m'eusses repoussée en me jetant un regard chargé de colère et de mépris, c'eût été pour ta mère un coup mortel.

—Ainsi, ma mère, vous doutiez de la tendresse de votre fils !

—Paul, j'ignorais que tu fusses bon et je pouvais croire que l'on t'avait appris à me maudire.

—De sorte que si je n'étais pas venu vous trouver . . .

—J'aurais attendu encore le bonheur de te serrer dans mes bras ; mais si l'occasion de me rapprocher de toi avait trop tardé à se présenter, je l'aurais fait naître. Ah ! je n'ai plus à me plaindre de ma destinée, j'ai retrouvé mon fils, il aime sa mère, et c'est lui qui, le premier, est venu se jeter dans mes bras. Mon fils, mon fils bien aimé, tu ne sais pas, non, tu ne peux pas savoir comme tu me rends heureuse ! Il me semble que pour moi et par toi le ciel s'éclaire. Ah ! laisse-moi encore te serrer contre mon cœur et t'embrasser.

Ils s'étreignirent et échangèrent de nouveaux baisers.

Etrange situation que celle dans laquelle se trouvaient la mère et le fils ! Comme on le verra plus tard, ce n'était pas tant la mère qui cherchait à se faire pardonner son passé par l'amour maternel que le fils réhabilitant la mère par l'amour filial.

Il y eut un assez long silence troublé seulement par le bruit des baisers et des soupirs étouffés.

Enfin la mère reprit la parole :

—Paul, dit-elle d'une voix hésitante, anxieuse, as-tu prévenu ton père de la visite que tu me fais !

—Non, ma mère, je n'ai rien dit à mon père et il ignore encore que je vous ai retrouvée ; mais ce soir même ou demain il saura que je vous ai vu et je ne lui cacherai rien de ce qui s'est passé entre nous.

—Non, non, Paul ! s'écria-t-elle effrayée, ne parle pas de moi à ton père.

—Ma mère, c'est impossible.

—Paul, je t'en prie, garde le silence, ne dis rien ; ton père doit ignorer que tu es venu ici sans que je t'aie appelé ; il ne faut pas qu'il sache que tu t'es jeté dans mes bras, que nous nous sommes embrassés en mêlant nos larmes et que tu as donné à ta mère un bonheur qu'elle n'osait pas espérer. Qu'il ne sache rien, Paul ; comme cela il n'aura pas à se placer entre toi et moi. Sans que personne puisse soupçonner que tu es mon fils et que je suis ta mère, nous nous verrons souvent ; tu viendras ici et j'irai te voir travailler dans ton atelier. Cachées à tout le monde, nos joies n'en seront que plus vives ; tu verras, Paul, tu verras comme ta mère sera heureuse.

—Oui, ma mère, cela pourrait se faire ; mais je ne pense pas comme